

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

29/05/2002

En marge d'un livre possible : lectures incidentes

Borgès a été très tôt poète. Mais son itinéraire de prosateur a été plus lent et plus sinueux: d'abord, en tant que journaliste, ou rédacteur de revues plus ou moins confidentielles, il a rédigé, comme on a coutume de le faire dans un tel cadre, des compte-rendus de livres; ensuite, pour voir, il s'est mis à composer des présentations de livres fictifs; et enfin il s'est décidé à écrire les fictions dont il aurait pu donner réellement des compte-rendus en faisant comme si elles avaient été écrites par d'autres. Deux activités se sont croisées au cours de cette expérience labyrinthique: celles de l'écriture et de la lecture, le lecteur se faisant peu à peu écrivain, afin de pouvoir redevenir le lecteur autorisé de ce qu'il écrivait.

C'est à une tentative inspirée de la démarche de Borgès, et néanmoins, comme on le verra pour finir, quelque peu différente, que l'on voudrait se consacrer ici, en cherchant à donner une certaine idée d'un livre qu'on abordera selon la modalité du possible ou du virtuel, en laissant provisoirement ouverte la question du devenir réel de ce possible.

Soit donc un livre. Il se présentera sous la forme à laquelle nous sommes habitués et dont on nous dit qu'il faudra un jour, bientôt?, nous désaccoutumer: posé devant nous, parallélépipède de volume assez consistant, constitué par l'assemblage de cahiers où se présentent superposées après pliure un certain nombre de pages imprimées, il se prêtera aussi bien à une lecture continue, ordonnée suivant le fil sans épaisseur que déroule du début jusqu'à la fin, dans un espace à deux dimensions, l'écriture de base de son *volumen*, qu'à la consultation plus ou moins aléatoire rendue possible par sa présentation en *codex*, qui, en l'installant cette fois dans un espace à trois dimensions, lui restitue son opacité de chose, susceptible comme telle d'être prise par tous les bouts, sur toutes ses faces et éventuellement dans tous les sens, à l'endroit ou à l'envers, et, serait-on presque tenté de dire, à tort et à travers, en assumant le risque d'en disposer tout de travers du fait d'en effectuer sans souci excessif de rigueur ou de rectitude une lecture incidente, accidentelle et accidentée.

Ce livre, on pourra par exemple l'aborder par l'une des faces repliée en rabat de sa couverture où certaines de ses orientations profondes seraient situées, comme par exemple: "ne plus méconnaître ce que la philosophie voulait laisser tomber où réduire sous le nom d'effets à son dehors ou à son dessous", et en conséquences "en opérant autrement, sans elle ou contre elle, interpréter la philosophie *en effet*", ou encore "ne plus prétendre à la neutralité transparente et arbitrale, tenir compte de l'efficace philosophique, et de ses armes, instruments et stratagèmes, intervenir de façon pratique et critique; faire travailler la philosophie *en effet*". Qu'est-ce qu'un livre de "philosophie en effet"? C'est un livre qui prend la philosophie par le biais de certains de ses effets, et non de face ou de front, le premier résultat de cette démarche étant de destituer l'opération philosophique de son ordinaire prétention à une souveraineté exclusive, et de la dépouiller du déguisement dont elle aime se revêtir de "philosophie en cause", philosophie doctrinale qui, sous prétexte de parler en connaissance de cause, s'arroge le droit de décider de tout en n'ayant pour cela à s'en remettre qu'à elle-même, sans tenir compte d'éléments extérieurs à son discours qui viendraient lui contester son autonomie première. Sans trop forcer les mots, c'est donc bien à une sorte de livre de

philosophie au sens large que nous aurions affaire, livre qui prend incidemment la philosophie par ses bords, en s'arrêtant sur quelques accidents de son parcours, ce qui devrait permettre de mettre en valeur sa vraie nature mieux que n'importe quel système d'énoncés dogmatiques présentés comme issus de rien, et comme tels autofondateurs. Livre de hasards et de rencontres, donc, écrit à tout va, et dont le scripteur n'hésiterait pas à noter tout ce qui lui passe par la tête, tout ce qui lui passe par le texte, comme pourrait le faire une expérience d'écriture propice aux divagations de toutes sortes, livre accueillant aux impuretés et aux incertitudes des conjonctures, et en exploitant les retombées de manière à ouvrir une multitude de voies sans en refermer définitivement aucune, et qui s'offrirait ainsi à être pris en plus d'un sens, étant déposée la prétention d'épuiser la totalité de ces sens. Livre de frayage et non de système, il mêlerait en conséquence inextricablement les références au virtuel et au réel.

Un tel livre paraîtrait avancer droit devant soi comme un feu de forêt qui fait crépiter ses étincelles en les enrobant de pas mal de fumeroles, et pourtant il ne serait pas fatalement dépourvu de cohérence et d'esprit de suite, et n'aurait rien d'un feu de paille. Mais sa cohérence, il la tirerait de ses problèmes, et de la manière qui lui est propre de les poser, c'est-à-dire de les problématiser en remontant aux conditions de leur problématisation de manière à rendre possible leur remise en question, davantage que des réponses prétendument définitives qu'il pourrait sembler leur apporter, entreprise dont il se détournerait avec une inentamable résolution .

L'un de ces problèmes concernerait le nouage de l'événement et de la machine, qui ne serait pas seulement pour lui un objet de réflexion puisqu'il est en jeu dans sa constitution même de livre, dans sa "forme-livre", qui effectue à sa manière la rencontre entre machine et événement. La machine: c'est-à-dire un dispositif rituel d'accueil ou de saisie, dont l'agencement rend possible par des moyens détournés, par une ruse, une restitution à l'identique, donc une répétition, du type de celle à laquelle le livre en tant que tel peut prétendre, dans la mesure où il s'offre à être lu plus d'une seule fois, ce qui ouvre la question de savoir s'il est exactement le même à chaque fois qu'on repasse dessus ou dedans. Et l'événement: ce qui, au contraire, dans l'innocence et l'imprévisibilité de son surgissement natif, n'a lieu qu'une seule fois, sans perspective de réitération; et, pour cette raison, il ne se prête guère à être enregistré, voire même se présente comme irrécupérable, et à la limite injustifiable, car ce que donne sa pure irruption, simultanément elle paraît le dérober, l'installant dans son indépassable facticité, de la façon dont, pour reprendre une comparaison utilisée quelque part par Sartre, les fruits exotiques doivent, sous peine de perdre leur saveur authentique, se consommer à même l'arbre d'où ils sont issus, les vrais livres, ceux qui comptent, ceux qui font événement, étant pareillement ceux qui sont faits pour n'être lus qu'une unique fois, quand, au sens fort du mot, ils "paraissent", ce qui signifie qu'ils ont été écrits "pour leur époque", dans laquelle ils sont totalement impliqués et engagés, et pour elle seule.

De là, deux plans nettement tranchés, du moins en première apparence : celui de tout ce qui peut être machiné, et en conséquence prémédité de manière à être reproduit; et celui de ce qui, plutôt qu'il n'est produit, se produit, arrive ici et maintenant, dans des conditions qui le rendent à la limite insaisissable. Vieux dilemme autour duquel la philosophie, depuis ses origines, n'a cessé de tourner, et qu'elle a entrepris de rendre repérable à travers des alternatives abstraites comme celles du singulier et de l'universel, du fait et du droit, de l'instinct et de l'intelligence, de l'ordre et du progrès, de l'objet et du sujet, du naturel et de l'artificiel, du monde et de l'histoire, de la théorie et de la pratique, de la nécessité et de la liberté, voire même, pourquoi pas ?, des pesanteurs de la terre et des miracles du ciel. Sol nourricier inépuisable, où se récoltent mille et mille sujets bien connus de dissertation, toujours renouvelés, toujours

semblables, qui donnent à la philosophie sa figure rassurante d'institution bien programmée, c'est-à-dire de philosophie en forme de cause, qui, avec une entière bonne conscience, prend la défense de ses justes causes.

Comment reformuler une aussi ancienne question, dont le retour perpétuel paraît avoir dessiné irrémédiablement les contours ? En s'inquiétant au sujet de l'allure prétendument dilemmatique des alternatives qui viennent d'être évoquées. Et si les deux plans du permanent et de l'irrépérable, trop aisément identifiables en raison de leurs caractères nettement opposés, au lieu de pouvoir être abstraitement renvoyés dos à dos, n'en faisaient qu'un, qui serait à la fois ordre et désordre, ordre du désordre et désordre dans l'ordre, sans possibilité de reconnaître ce qui relève définitivement de l'un ou de l'autre ?

Une philosophie qui prendrait à bras le corps un tel problème pourrait à juste titre mériter l'appellation de philosophie de l'ambiguïté et du soupçon, ce qui aurait entre autres pour conséquence de l'inscrire quelque part dans la filiation d'une certaine phénoménologie à la française. Elle s'emploierait sans réserves à dénoncer le caractère démagogique des slogans de la transparence absolue et de l'impunité zéro, slogans sur lesquels se bâtissent aujourd'hui, nous sommes payés pour le savoir, de belles, et peut-être éphémères, carrières philosophico-ministérielles. Bref, ce serait une philosophie qui, s'installant à même l'espace où elles se déploient, interroge inlassablement les inextricables confusions au vu desquelles il n'y a pas d'événement pur qui ne serait pas d'emblée disposé à sa reprise ou récupération machinique, ni non plus de machine si parfaitement agencée qu'aucun événement ne serait en mesure d'opposer de résistance à son système. Serait-il d'ailleurs exclu de penser à la possibilité d'une machine à faire des événements, au sens où Bergson, dans une page célèbre, parle de la "machine à faire des dieux", ce qui conduit symétriquement à restituer leur pleine valeur aux événements qui font les machines et sans lesquels elles seraient bien en peine de tourner ?

Dans le livre où une telle préoccupation se ferait jour, pourrait être écrit quelque chose comme ceci: "Si un jour, en un seul et même concept, on pensait ensemble ces deux concepts incompatibles, l'événement et la machine, on peut parier qu'alors on n'aura pas seulement produit une nouvelle logique, une forme conceptuelle inouïe,... la nouvelle figure d'un événement-machine... Ce nouveau concept aura changé jusqu'à l'essence et jusqu'au nom de ce que nous appelons aujourd'hui "la pensée", le "concept", et ce que nous voudrions dire par "penser la pensée", "penser le pensable", ou "penser le concept". Peut-être une autre pensée s'annonce-t-elle ici. Peut-être s'annonce-t-elle sans s'annoncer, sans horizon d'attente, à travers ce vieux mot de *pensée*, cet homonyme, ce paléonyme qui abrite depuis si longtemps le nom encore à venir d'une pensée qui n'a pas encore pensé ce qu'elle doit penser, à savoir la pensée, ce qui se donne à penser sous le nom de pensée, par-delà le savoir, la théorie, la philosophie, la littérature, la poésie, les beaux-arts, et même la technique" (op. n. cit., p. 35).

La formule "si, un jour" mérite qu'on s'y arrête: s'annonce par son intermédiaire, sans promesse et sans garantie, ce qui évoque tout le contraire d'un évangile ou d'un *credo* appelant à être professé avec la foi du charbonnier, une pensée à venir, qu'on peut dire effectivement "inouïe", car elle procède d'une remise en cause de bien des habitudes de pensées reçues, mais dont le profil tremblé ne s'offre cependant pas à être dessiné de manière assurée, comme si, d'une part, la rupture s'était déjà produite, ce qui signifie qu'il n'y aurait plus à tenir compte de ce qui avait pu être pensée avant elle, donc que le nouveau prendrait simplement la place de l'ancien en l'éliminant ou en le supprimant, et comme si, d'autre part, l'acte de rompre était consommé une fois pour toutes, sans qu'il y ait lieu d'y revenir ensuite pour modifier la configuration selon laquelle, en pratique et non seulement en théorie, il produit ses conséquences.

Le tour de force serait alors de tenir le pari de l'annonce qu'une telle pensée à venir est possible, avec tous les risques que comporte un tel pari, risques qui relèvent de la logique de l'événement, sans évacuer pour autant les acquis de l'héritage, c'est-à-dire de ce qui "revient", de ce qui se machine dans tout événement, fût-il un événement de pensée. C'est un tour de force de ce genre qu'avait déjà accompli quelqu'un comme Jacques Derrida lorsqu'il avait entrepris, dans un ouvrage qui n'avait rien de virtuel, de rappeler les "spectres" de Marx, non pas pour les faire revivre à l'identique, ni non plus pour les exorciser, mais pour se placer dans le sillage de ce qui, à travers leur quasi présence, "s'annonce sans s'annoncer". Et ce que nous avons coutume d'appeler "pensée", pourrait bien être un tel spectre qui nous hante sans merci, et auquel nous n'aurions jamais fini d'avoir à rendre des comptes, en nous efforçant de penser "ce qui se donne à penser sous le nom de pensée, par-delà le savoir, la théorie, la philosophie, la littérature, la poésie, les beaux-arts, et même la technique..."

Au fond, cette destination spectrale serait propre à toute oeuvre à tout livre qui, en même temps qu'ils s'offrent dans leur réelle présence, apportent avec elle une irréductible part d'ombre, à la manière d'un corps mystique irradiant de toute son *aura*, de telle manière qu'il n'est jamais possible d'en faire définitivement le tour et qu'il faut à chaque fois en remachiner l'événement: "Héritage possible de ce qui est d'abord un événement, l'oeuvre n'a d'avenir virtuel qu'à survivre à la signature et à se couper de son signataire supposé responsable. Elle suppose ainsi qu'une logique de la machine s'accorde, si invraisemblable que cela paraisse, avec une logique de l'événement." (op. n. cit., p. 38). Borgès, auquel on a fait allusion pour commencer, n'avait pas eu peur de déclarer: "Tous les hommes qui répètent une ligne de William Shakespeare sont William Shakespeare" (*Fictions*, "Tlön, Uqbar, Orbis tertius", O. C., Gallimard/Pléiade, t. I, p. 460). Se mettre dans la peau d'un livre, objectif fixé à toute lecture un peu sérieuse et comme on dit concernée, c'est déposer son signataire événementiel, son "auteur", des droits exclusifs auxquels il pourrait prétendre à son égard, et c'est en mettre en pièces l'archive de manière à pouvoir remonter sa mécanique comme à neuf, à ses risques et périls, au fil d'une opération qui n'a de sens que si, elle aussi, elle fait événement, ce qui implique qu'elle rejoue à ses frais les aléas et les risques de l'événement. Et il n'y a sans doute que Bourdieu qui puisse penser qu'une telle démarche reste fatalement enfermée dans le système d'une lecture académique, qui déréalise le texte en le coupant des conditions historiques et sociales de sa première production qui constitue à elle seule son unique événement. Car l'événement du livre, ce n'est pas qu'il ait été produit par son auteur, conformément à une certaine intention, qu'il puisse être reproduit, et comme remachiné, à chaque fois qu'il est lu.

Mais quel serait cet événement ? Le livre possible auquel nous sommes en train de penser répondrait de cette manière à la question: "L'événement affecte le "qui " et le "quoi". Il affecte et change les singularités de toute sorte, fût-ce au titre d'événement passé, inscrit ou archivé. L'irréductible événementialité de l'événement en question, qui doit donc être retenu, inscrit, tracé, etc., cela peut être la chose même qu'on archive ainsi, mais cela doit être aussi l'événement de l'inscription. Tout en consignait, celle-ci produit un nouvel événement, affectant ainsi l'événement supposé primaire qu'elle est censée retenir, engrammer, consigner, archiver. Il y a l'événement qu'on archive, l'événement archivé..., et il y a l'événement archivait, l'archivait. Celle-ci ne se confondant pas, structurellement, avec l'événement archivé, même si, dans certains cas, elle en est indissociable, voire contemporaine." (op. n. cit., p. 84). Au fond, toute oeuvre, tout livre, y compris celui que nous essayons de lire en ce moment, est à la croisée de deux événements ou de deux complexes d'événements: il y a l'événement ou le complexe d'événements dont le livre rend compte ou, comme on dit, prend acte, et qui constitue son dehors transcendant, qu'il vise idéalement, en l'archivait comme un

donné, sur le mode de l'acquis dont il assure la transmission; et puis, il y a l'événement ou le complexe d'événements que constitue l'inscription, l'archivage des faits archivés, par quoi ceux-ci ne sont plus simplement donnés mais posés et proposés, du fait d'être incorporés à la forme-livre, ce qui a pour conséquence qu'ils font événement d'une tout autre manière que s'ils étaient simplement arrivés la fois où ils sont censément arrivés. De ce point de vue, remarquons le en passant, il n'y aurait plus tant lieu de s'inquiéter de l'avenir du livre, pour autant que tout livre projette au devant de soi l'à venir de ses événements non encore advenus: en ce sens, l'avenir du livre, ce n'est pas seulement l'avenir que le livre a mais l'avenir qu'il est tant qu'il se présente sous la forme d'un livre possible.

Notre livre se présente précisément à nous dans la forme d'un livre à venir, ce qui n'empêche qu'il s'intéresse à d'autres livres qui, eux, viennent du passé, auxquels il entreprend de restituer leur avenir de livres eux aussi possibles, dont les virtualités, du moins certaines d'entre elles, restent à actualiser. Supposons qu'il se préoccupe entre autres d'une archive comme celle représentée par le genre des "confessions", dont des livres signés des noms d'Augustin et de Rousseau constituent, on le sait, les pièces exemplaires. En se plaçant au point de vue de ce qu'il nomme l'archive archivée, il ne manquerait pas de relever l'extraordinaire retour d'un événement factuel qui traverse ces deux confessions, de telle manière que celles-ci se présentent comme la répétition à l'identique, et quasi machinale, du même, ce qui dépouille celui-ci pour une part de sa singularité, sans pourtant lui ôter son caractère d'exception: en effet, Augustin et Rousseau ordonnent tous deux leur récit autobiographique à l'événement réel ou supposé tel d'un larcin par eux accompli à l'âge de la puberté, vol de poires pour Augustin, vol du fameux ruban pour Rousseau, faute originelle, qui justifie qu'ils avouent publiquement le mal dont ils ont été coupables en son nom à la face de l'humanité pour laquelle ils témoignent et sur laquelle, serait-on presque tenté de dire, ils se défaussent par leur aveu. Mais, en se plaçant au point de vue de l'archive archivante, il serait confronté au fait que l'aveu est aussi demande de pardon, donc porte en soi une valeur performative du type de celle attachée par Austin à l'énoncé: "Je m'excuse", qui, en même temps qu'il atteste de ce qu'une faute a dû réellement être commise, offre les gages nécessaires à son rachat.

Qui au juste est concerné par cette quête de rédemption? Les "auteurs" supposés du crime véniel qui a fait d'eux, une fois parvenus à l'âge adulte, des auteurs de livres en forme de "confessions", forme ou genre qu'ils ont d'ailleurs davantage dû inventer qu'ils n'ont pu s'y glisser comme si cette forme ou ce genre préexistaient à leur entreprise, ce qui eût ôté à celle-ci son caractère exemplaire? Non sans doute, car au point de vue de l'archive archivante et non plus seulement archivée, ce sont tous les lecteurs potentiels de la confession qui sont invités à répondre du fait rapporté, et ceci à peu près dans ces termes: "Ce qui donc arriva à ces deux jeunes hommes de seize ans, je puis dire que cela m'arriva. La chose m'arriva et elle m'arrive encore. Chacun peut dire ici: "Elle m'arrive". Elle arrive à moi, ici même. Au moins comme un message à moi adressé." (op. n. cit., p. 65). La formule, "Je m'excuse", inscrite noir sur blanc sur le feuillet du livre où la faute est rapportée, se donne donc à lire: "Je m'excuse à votre place, à laquelle je vous adjure de ne pas faire défaut en omettant de l'occuper, ce qui veut dire que je vous appelle vous-même à vous excuser pour une faute que vous auriez pu commettre avec moi et que vous avez commise par mon nom, ou du moins c'est tout comme." Et c'est le thème de la spectralité de l'oeuvre, exemplairement illustrée par ce "c'est tout comme", que nous retrouvons ici. Ce qui s'offre à travers le jeu de la machine-événement qu'est un livre, c'est l'espace indéfiniment ouvert d'un "c'est tout comme" dans lequel ses lecteurs potentiels sont appelés à creuser eux-mêmes leur trou, en reprenant à leur compte la charge de l'événement et en y engageant leur

responsabilité, comme par exemple en prenant la pleine mesure de ce qui est impliqué dans ce propos d'Augustin : “Car j’ai volé ce dont j’avais une provision, et de bien meilleure qualité; et je voulais jouir, non pas de l’objet que je recherchais par le vol, mais du vol lui-même et du péché” (*nec ea re volebam frui quam furto appetebam sed ipso furto et peccato*, Augustin, *Confessions* , II, 4, 9).

Il apparaît du même coup qu’il n’y a pas d’événements primaires qui ne soient appelés à être reproduits par la machination d’un “c’est tout comme” : et la possibilité de cette reproduction constitue en dernière instance la possibilité de leur production initiale, pour autant que celle-ci s’effectue simultanément sur les deux plans de l’archivé et de l’archivant. Ce pourrait être une occasion de revenir sur la formule magique du sorcier Faust, *Im Anfang war die Tat* , de manière à mieux faire ressortir le fond de dénégation sur lequel elle résonne: en suggérant la fiction d’un commencement absolu sur lequel, du fait qu’il a eu lieu, il n’y aurait plus possibilité de revenir, et en posant comme une sorte de dogme que “les jeux sont faits”, et ceci sans rémission, ce qui tend à reconduire tout ce qui peut advenir du côté d’un passé déjà advenu, cette formule effectue en réalité la transmutation alchimique par laquelle l’événement se fait machine, et programme dès l’origine, sous l’horizon indépassable du commencement, son éternel retour sous la forme d’une répétition ininterrompue du même, forgeant ainsi dans la pratique sa propre identité qui ne peut être donnée toute d’un coup parce qu’elle passe par le processus de son effectuation: comme par exemple, c’est dans l’esprit de tous les lecteurs réels ou potentiels de Freud que se constitue la matérialité idéale de l’événement relaté sur le mode du “il était une fois” à travers le mythe du festin totémique. Et ainsi, la fracture inaugurale du *Im Anfang*, opérée dans un présent qui, dès le départ, se conjugue en réalité au passé, comme ce qui aura eu lieu, et ceci pour toujours, apparaît dans sa nature récurrente de combinaison, de complot, qui suppute au futur antérieur, mais non moins virtuellement, un avenir en projet comme étant déjà de l’ordre d’un passé idéalement révolu. Du même coup, les apories et les avanies de la pratique, dans tous les domaines de son actualisation, actualisation toujours opérée sur fond de virtualité, donc d’un ordre dont rien n’autorise à refermer le système sur lui-même, cessent d’apparaître comme des accidents: elles sont constitutives de son économie même de pratique, qui relève de ce qu’on pourrait appeler une ontologie de l’incertain, où le temps tourne sur lui-même et finit par é mousser sa “flèche” en faisant de celle-ci sa propre cible.

Donc, le “il a eu lieu” du commencement se retourne en un “il aura eu lieu” qui l’articule indissociablement à cet avenir dont l’action, *die Tat*, constitue la promesse, promesse qui peut être ou non tenue. Revenons à l’exemple du dol qui fournit son objet à l’entreprise de la confession. Il fournit le cas par excellence de l’irréparable, sur quoi on ne peut revenir en vue de faire qu’il n’ait pas eu lieu, comme la tache qu’on étale et qu’on incorpore dans les profondeurs du tissu en s’efforçant de la faire disparaître. Et pourtant, on ne cesse d’y revenir, d’en retracer l’événement, et le mouvement de la confession consiste précisément en cette réitération qui est requise pour en faire ressortir le caractère inaugural, à la fois originel et original. Retracer un événement, c’est repasser sur sa trace, qui ne devient effective qu’à condition d’être inlassablement creusée et parcourue, et qui requiert d’être constamment déchiffrée pour être confirmée dans son caractère de trace. Que relate la confession, sinon l’éternel retour de la faute, sous la forme de sa possibilité, comme une blessure toujours ouverte, telle que la donne à lire son inscription? La faute a déjà eu lieu, censément, et pourtant elle est toujours encore à accomplir, de la manière dont la raconte un livre venu du passé qui n’en demeure pas moins un livre à venir, qui n’existe que par l’effort que des lecteurs consacrent à son déchiffrement. Ce qui veut dire que, du fait de son inscription, son accomplissement est à la fois attesté et suspendu: c’est pour toujours que ce qui a eu

lieu devra se présenter comme ce qui aura eu lieu, dans la figure incertaine et tremblée d'un "c'est tout comme", d'un possible restant à actualiser, en attente du passage à l'acte qui fait de lui une réalité. Lorsque nous lisons dans Augustin "je voulais jouir du vol et du péché", notre propre volonté se trouve concernée par cette interpellation, véritable machine à faire de l'événement, à laquelle elle ne peut se dérober: mais elle est concernée par cette interpellation selon la modalité spectrale du "c'est tout comme", qui fait de l'événement un quasi événement, qui aurait pu ne pas arriver, qui pourrait ne pas arriver, qui aura pu ne pas être arrivé, ce qu'il est permis de dire à propos de toute opération pour autant que, en même temps qu'elle répond à ses conditions elle contribue à les modifier, d'où cette conséquence que, si une question en vient à être reposée, elle n'est pourtant jamais exactement la même question.

Au fil de la lecture de notre livre potentiel, nous serions donc grandement aidés dans l'entreprise de dépasser certaines des apories sur lesquelles bute la philosophie de la *praxis*, et nous nous rapprocherions de ce qui en constitue sans doute la seule alternative viable, à savoir une philosophie de l'opération, commandée par une logique de la machine-événement.

Un mot pour finir : ce livre, dont on a effectué une présentation fictive, transversale et lacunaire, tant il y aurait à dire à son propos, n'est pas l'absent de toutes les bibliothèques. Pourrait lui servir de signature authentifiante cette phrase qui se donne quelque part à lire en lui et qui a fourni à cette présentation son hypothèse de départ : "C'est comme une carte postale dont le destinataire virtuel aurait à décider si oui ou non il la recevra, et si c'est bien à lui qu'elle s'adresse" (op. n. cit., p. 287). Ce livre existe : il a été publié aux éditions Galilée en 2001 dans une collection intitulée *La philosophie en effet* sous le titre *Papier machine* ; son auteur, ou si l'on veut son scripteur, son grammaticien, amateur bien connu de cartes postales, porte son nom propre imprimé en petits caractères sur sa couverture. La lecture en est fortement recommandée, car on peut en dégager une idée aussi bien de ce que peut être une philosophie *en effet* que de certaines particularités du travail, l'un des plus importants de ceux poursuivis aujourd'hui dans ce qu'on appelle improprement le "domaine" de la philosophie, conduit et assumé par Jacques Derrida *en effet*.

Copyright Pierre Macherrey